

*Nathaly Mielle*

*Léa*  
*Roman*





*Léa*





Nathaly Mielle

# Léa

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3419-7

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010







## Sommaire

PREMIERE PARTIE – <i>La Cité grise</i> .....	15
SECONDE PARTIE – <i>La claustration</i> .....	37
TROISIEME PARTIE – <i>Sur la route</i> .....	55
QUATRIEME PARTIE – <i>Le paradis ?</i> .....	81
CINQUIEME PARTIE – « <i>Meurs ou deviens</i> » ...	103
SIXIEME PARTIE – <i>La dame blanche</i> .....	125



L'homme est-il civilisé comme il le prétend ou continue-t-il d'agir tel un barbare ? L'héroïne Léa penche pour la deuxième idée qui la fait fuir, qui l'engage dans une course effrénée contre les bâtisseurs de cités hostiles. Cette course est une quête féminine, fragile, qui traverse des jardins dignes de ceux gardés par les nymphes Hespérides, qui dévale des souterrains éclairés par des lumières scintillantes ou qui s'enfonce dans la grisaille d'un décor glauque... Nathaly Mielle nous offre ici son premier roman : un texte écrit à fleur de peau, à la manière d'un Raymond Radiguet, cloîtré dans une chambre, qui vomit son « Diable au corps ».

*« La semence du progrès crachant sa bave de crapaud à la face divine. » se lamente Léa révoltée.*

Philippe Sauve



*« Les Fleurs de l'illusion produisent  
les fruits de la réalité »*

Paul Claudel



# **PREMIERE PARTIE**

*La Cité grise*





# 1

Automne...

A travers les barreaux serrés d'une étroite fenêtre, le crépuscule se déverse. Sous ce flux de plomb, dans la pénombre déclinante, un corps se recroqueville. C'est Léa dans le noir, si seule, qui, le regard rivé à l'ouverture avare – œil solitaire de l'endroit – guette anxieuse le voile fatal de la nuit.

Par cette fenêtre découpée à dix pieds du sol, elle entrevoit le ciel chargé qui s'acharne à cracher un venin de pluie acide sur le paysage flouté par la grisaille. On ne peut rien discerner à moins de trois mètres, mais elle sait ce qui se cache dans ce brouillard de stratus au vol bas : un terrain vague, désolant de nudité stérile, rongé à vif par une singulière forêt de poteaux électriques. Le tronc maigre, amputé de bras, prolongé d'une minuscule tête arachnéenne, les silhouettes filiformes imprimées en son crâne s'affairent au tissage d'une toile aux câbles tentaculaires. Telle une barrière au-dessus – d'elle, les fils non soyeux entremêlés strient le ciel. Parfois elle aperçoit frayant à travers eux quelques oiseaux, désœuvrés. Ceux-ci errent en quête de véritable

branche pour se poser, mais finissent toujours par se prendre à la toile infernale d'électricité.

Les heures s'égrènent, bruyantes de vent et de pluie. La tempête se déchaîne, ébranle les murs de son abri précaire. Des trombes d'eau s'abattent belliqueuses sur le toit de tôle ondulée. Alors elle se recroqueville encore un peu, le regard amarré à la partie supérieure de la fenêtre où le ciel s'éclaire des hautes torchères du pétrole enflammé des raffineries. Sous leurs feux et en arrière plan de longs cylindres de béton éructent vers les nues des éclaboussures d'un vert spectrale. Spectacle lancinant de la pollution chimique. « La semence du progrès crachant sa bave de crapaud à la face divine. » se lamente Léa révoltée. « Où est l'espoir, je ne vois que du noir, des fumées. Je voudrais dormir à jamais, fermer les yeux pour laisser vivre la lumière... les oiseaux ont la voix enrouée de respirer tant de poison... est-ce la terre ou l'enfer ce brouillard glauque de perte ? »

Seize heures à attendre que la nuit tombe pour la mise à mort de l'horrible vision ; trace infâme de la civilisation qu'elle répudie de toute la puissance de sa claustration. Tel un animal traqué, la jeune femme se terre dans l'abri de misère, un hangar planté au beau milieu d'un champ en jachère.

D'avant en arrière, son corps las se balance à la cadence des secondes, et le temps s'écoule goutte à goutte, d'encre noire, dans la vaste pièce aux murs couleur de suie. Les paupières closes, elle souffle un instant, un temps où les pensées se taisent et cèdent à l'inconscient.

« Oh ! ma mère, ne m'entends-tu pas gémir du fond de ma tanière, les murs sont sales et froids et le sol gelé de ciment poussiéreux où je repose me glace jusqu'à la

moelle des os. Toujours ces quatre murs qui sans cesse se rapprochent à m'écraser de toute la loi de la gravité. Mais en ce lieu je demeure, prisonnière de ma peur. »

Léa n'ose plus sortir : la peur de l'extérieur grinçant. Elle revoit les hommes dans la Cité grise, marcher bien en rang tel un régiment. Elle se revoit, elle, ne pouvant se mêler à la foule homogène, son cœur la menant à contre-courant.



*« Il faisait si noir dans l'âme des gens,  
qu'en levant les yeux au ciel,  
on entendait même plus les oiseaux chanter. »*

Victor Hugo

## 2

Longtemps Léa s'était débattue dans la masse spongieuse aux valeurs douteuses. Terre de goudron, murs de béton, dans la brume de gaz asphyxiants. Espace surpeuplé d'une foule grouillante qui court pour l'Avoir, au rythme monotone d'un poème de Prévert : « Métro, boulot, dodo... » Au plus bas des marches et les poches vides, elle avait assisté impuissante au spectacle de la loi de la jungle citadine. Elle avait vu les hommes de la Cité grise se piétiner, s'écraser pour l'ascension des hauts sommets de la cupidité et de l'orgueil. Le pouvoir de l'argent est roi clamaient-ils à tout va et à grand fracas au plus haut de leurs tours touchant presque le ciel.

Dénuée d'ambition matérielle, ce jeu l'avait vite épuisée. Elle s'était donc mise à marcher en marge de la société, ne pouvant s'adapter à cet univers froid et austère.

Au fil du temps, elle avait sillonné les artères de l'environnement quadrillé, terne et vide de couleur, cherchant sans cesse un coin de ciel ouvert pour s'en évader ou une rare parcelle de verdure pour

s'oxygéner. Il n'y avait que l'Art qui l'aidait à s'élever loin de ce monde déshumanisé. Des peintures oniriques de Chagall, où violons, fleurs, vaches et anges flottent dans un espace déstructuré en bouquets de couleurs vives, aux œuvres plus torturées d'Egon Schiele : ces corps qu'elle percevait comme griffés ou tuméfiés exprimaient pour elle le reflet fidèle de la souffrance terrestre ; ce long chemin de croix où les cœurs s'écorchent. Les grands espaces de Turner, mêlés d'eau, de feu, de terre et d'air, l'exaltaient par leurs frontières indéfinies au mystère abstrait. La sculpture de Camille Claudel rappelait à ses sens les courbes vibrantes de la Vie. Quant à la Musique, c'était une explosion de choix éclectiques voire opposés, qui associaient son amour du chant et de la danse. Il y avait aussi les Mots, dans la littérature, la poésie ou la philosophie ; des romans foisonnants de Gabriel Garcia-Marquez, empreints de réalisme magique, à ceux d'Hermann Hesse qui pense que l'être humain ne doit pas craindre de se séparer de la société pour devenir lui-même et vivre sa dualité à travers le chaos. Jusqu'à ces vers originels de Jean-Claude Renard qu'elle gardait précis en sa mémoire telle une formule ésotérique : « Et moi, je suis dans le temps mort, qui fut comme un pays d'oiseau ; mon corps secret, mon corps interne... »

Parfois quand tombait le soir, il lui arrivait de rencontrer des âmes survivantes. C'était souvent des âmes qui lui ressemblaient par leur amour de la Nuit et de la solitude. Derniers romantiques, ils erraient le long des quais déserts, mais leur désespoir s'affichait si noir dans la grisaille marine, qu'on les aurait pris pour des corbeaux qui auraient vu de trop près l'enfer. Englués dans leurs souvenirs morbides, ils

étaient finalement comme tous les autres, aveugles à la lumière.

Alors Léa continuait de marcher, subissant la pression des monstres de ferraille aux chauffeurs tyranniques et l'inertie massive de blocs de béton qui l'obligeaient à faire mille détours. Comme elle chérissait dans ces instants l'expression « A vol d'oiseau » ! Jamais elle n'avait cru que son destin était ici, dans ces rues au tracé rigide où chacun n'existe plus, si ce n'est dans les desseins de prédateurs à l'affût d'une proie facile. Rien à espérer dans ces lieux aseptisés, où chaque être semblait avoir vendu son âme au démon du matérialisme. Elle avait échappé à la facilité de croire que l'existence se résume à ce mirage d'abondance projeté sur tous les écrans, les panneaux publicitaires ou sur les individus exhibant leurs signes extérieurs de richesse. Instinctivement son regard s'en détournait pour leur préférer un rayon de soleil, la mélancolie de la pluie, le vol périlleux d'un goéland au-dessus des flots écumants, et surtout la majesté des forêts immenses où la Nature se révélait de toute sa splendeur. Elle avait résisté à ce vulgaire miroir aux alouettes car ce qui y brillait, pour elle, n'était pas or.

La lucidité de Léa provenait de son amour lumineux pour la Nature. Lorsqu'il lui arrivait de découvrir le sourire d'une fleur prisonnière du goudron, c'était comme un soleil s'allumant dans la nuit obscure de la Cité grise. Lueur éphémère mais unique salut à sa survie. Vaillamment elle tentait de préserver son âme d'enfant courant libre dans le vert, s'écorchant au goudron nihiliste qui murait la Terre. Son essence s'affaiblissait. Elle s'égarait malgré elle dans le brouillard de l'illusion sociale où les fleurs sauvages sont rasées et où il en est de même pour les jardins

secrets. « Une ville n'est rien d'autre qu'une énergie concentrée tendue vers la destruction de la Nature et de l'homme lui-même ». Elle avait conservé ces mots lus dans un livre d'écologie car ils lui semblaient justes. Rangés soigneusement dans un recoin de son esprit, ils réapparaissaient quand elle avait besoin de s'expliquer le désarroi qui l'envahissait face à ce trop plein d'urbanisation, tandis qu'elle courait se réfugier dans le grand parc de la ville...



### 3

De son écrin de fer forgé, le parc protégeait les vestiges d'un échantillon de végétation épargnée. De nombreux arbres s'y déployaient. Chênes, hêtres, marronniers, boulots et sapins composaient ce paysage enfermé qui aidait Léa à occulter l'existence de la Cité grise. Ce n'étaient hélas que des moments de sérénité fugitive car lorsqu'elle franchissait, en sens inverse, la grille de fer forgé, sentinelle grinçante, laissant derrière elle le havre de paix, toute la violence de la ville retombait sur son être récalcitrant à l'accepter comme ultime vérité.

Et c'est ainsi qu'un jour, encore plus lasse, à bout de force, à bout de nerfs, en perte dangereuse d'elle-même, elle se recueillit une nouvelle fois dans le parc sacré.

Dés l'aube la jeune femme pénétra le jardin endormi. A l'heure où les ombres de la nuit frémissent aux premières lueurs du jour. Dans le silence du sommeil, la cloche de bronze sonna quatre heures et le chant d'un coq électronique ne tarda pas à se faire entendre. Dans le lointain, le bruit de la ville commençait à peine ; on repérait les éboueurs au

ronflement saccadé de leur moteur entrecoupé des chocs fracassants des poubelles lâchées sur le sol, puis suivaient les livreurs, au trajet ponctué d'arrêt et de reprise de moteur. Assise sur un banc de pierre, Léa contemplait le parc baigné de rosée, le gazon couvert de gouttelettes argentées, les branches des arbres, ornées de guirlandes de perles. Elle frissonna, au souffle d'une brise naissante venue de la Manche, à étirer les manches de son vieux pull jusqu'à l'extrémité de ses doigts presque bleuis par le froid persistant de ces aurores de mai.

Le ciel était pourtant dégagé et laissait présager une journée ensoleillée. Patiemment, elle attendit que la chaleur s'intensifie au gré des heures. De puissants chênes séculaires la dominaient et son regard suivait le cours de leurs multiples ramifications qui formaient un toit au-dessus d'elle. Lentement la faune et la flore s'éveillaient aux premiers rayons du Dieu Ré : les bourgeons s'ouvraient sur de la soie froissée de vert pâle, des nuées de moineaux voletaient de branche en branche, les fleurs éclosaient ça et là sur le gazon encore humide, le parsemant de pois multicolores, offrant à une mésange la fantaisie de sautiller de couleur en couleur, sous l'œil ébahi de deux geais gris, occupés à leur danse amoureuse. La renaissance générale la gagnait peu à peu au plus profond de son être. Et même si elle se sentait seule et désespérée, elle savourait malgré cela l'instant unique de la magie printanière. Elle oubliait la ville, sa bête noire du moment, pour se mêler à l'harmonie de ce jardin d'Eden.

Inspirée par ce monde paradisiaque à la beauté intemporelle, elle se mit à rêver à des temps oubliés, à cet âge où les hommes vénéraient leur Terre-Mère et

se contentaient de ce qu'elle leur offrait. La polyphonie joyeuse des oiseaux accompagnait ce songe éveillé jusqu'à alléger son cœur d'un tempo allégro. Le soleil grimpait au zénith faisant monter crescendo le chant gracile de la chorale. Dans cette expansion de lumière et de sons, le cœur de Léa s'élevait toujours plus haut.

L'astre doré enfin au point culminant et la musique des oiseaux à son apogée, elle découvrit alors ce qu'était le « lâcher prise » : cet abandon suprême de soi pour connaître l'extase. Une vague de sérénité la portait au firmament couleur d'arc-en-ciel et elle s'y dissolvait en de multiples particules d'aquarelle étirées aux quatre vents Elle ne put demeurer longtemps en cet état proche du nirvana car quelque chose la déranga. C'était comme une fausse note, une dissonance qui crissait en son sein. Elle n'eut pas le temps de s'y attarder parce qu'un événement simultané l'en détourna : les sifflements joyeux s'étaient tus, comme dirigés par la baguette d'un chef d'orchestre impérieux. Le charme était rompu. Elle revint à elle dans le silence qui s'imposait, se prolongeait sentencieux...

Cette absence de sons la mettant mal à l'aise, elle regarda avec plus d'attention les vieux chênes qui la cernaient. Il y en avait sept. Leur tronc, à l'embase frôlant le mètre et demi au diamètre, dénonçait un âge plusieurs fois centenaire. Elle entreprit de parcourir des yeux chacun des troncs puissants qui s'élançaient vers le ciel ; de leurs racines tortueuses bien ancrées sous la terre, en passant par chaque détail sculpté de leur écorce, jusqu'à leurs branches ouvertes comme des mains tendues. Lorsqu'elle eut fini ces sept voyages visuels, il lui sembla que chaque arbre envisagé, avait

comme gagné en prestance. Voire même une certaine présence qu'elle voulut croire bienveillante comme pour se rassurer ou compenser cette solitude pesante.

Tombée des nues, avec une douleur neuve en son bas-ventre, elle retrouvait la sombre réalité, dévoilée par le souffle oppressé de la Nature. Pour tenter d'y échapper, Léa se remit à fixer les arbres, or plus elle les fixait, plus elle basculait dans un état de conscience jusqu'alors méconnu de ses sens. Désirant dissiper ce malaise dans le réconfort d'un contact vivant, la jeune femme plaqua sa joue contre l'écorce adoucie de lichen, du chêne qui se tenait là, au plus près d'elle. Elle resta ainsi, un long moment, hors du temps, jusqu'à sursauter au son émis, jailli des entrailles de l'Arbre. C'était un son rauque et guttural, aux consonances variables ne ressemblant à rien. Apeurée, elle éloigna son visage de l'Arbre suspect, mais la *voix*, dans un transfert, résonnait maintenant sous la peau de son propre ventre, tendue comme celle d'un tambour. Le son se modula en débit de syllabes décousues qui, après maintes combinaisons, produisirent enfin le langage humain. Des bribes de phrases commencèrent à parvenir à Léa, parasitées : « Gaïa... Terre-Mère... antiquité... les grecs l'avaient divinisée... »